N° 44 SAMEDI 18 JUIN 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

GAZETTE

DES SAINT-SIMONIENS,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul ;
Et chez Évrat, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but
l'amélioration morale, intellectuelle et physique
de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

DEGRÉ DES OUVRIERS.

L'affluence des ouvriers à nos leçons et à nos prédications a nécessité, depuis plusieurs mois, la création d'un enseignement qui leur fût spécialement consacré. Cet enseignement, dirigé par Henri Fournel et Claire Bazard, Membres du Collège, a lieu tous les dimanches. Les allocutions suivantes leur ont été adressées, dans ces réunions, par Claire Bazard.

AUX OUVRIERS.

LA CLASSE LABORIEUSE N'EST PAS LA SEULE QUI SOUFFRE.

Mes chers enfans,

Mon frère vient de vous montrer, au point de vue général surtout, le besoin pressant d'une nouvelle doctrine; je vais essayer de reprendre le même sujet, mais à un point de vue plus particulier, plus intime.

Tous, tant que vous êtes ici, vous ouvriers laborieux, vous leurs femmes, leurs mères et leurs sœurs, tous vous souffrez; vous vous plaignez de vos souffrances, vous blasphémez contre ce que vous appelez un aveugle destin, ou vous adressez à un Dieu, auquel vous croyez à peine, quelques vaines prières qui ne sèchent pas une seule de vos larmes, qui ne vivifient pas une seule de vos espérances.

Mais, dites, mes enfans, croyez-vous donc que votre classe laborieuse soit la seule qui souffre? N'avez-vous pas des yeux pour considérer les plaies des classes élevées? n'avez-vous pas d'oreilles pour entendre leurs plaintes? tout n'est-il pas autour de vous destruction, confusion, depuis l'autel et le trône, jusqu au dernier rang de la société?

Ah! sans doute, plus que d'autres vous avez le droit de vous plaindre, car de tous ceux qui souffrent c'est vous qui souffrez le plus; mais, bien que vous soyez les plus nombreux, ne vous séparez pas du reste de la famille; la

douleur en flétrit également tous les membres ; voyez-les tous, tous sans exception, luttant avec peine au milieu de débris qui ne les abritent plus ; voyez-les ne sachant plus se réunir contre un danger commun, ne sachant plus seréunir, surtout, pour rechercher un bonheur commun; se heurtant, se froissant, s'écrasant mutuellement pour éviter un mal ou se dérober un peu de bien.

Ouvrez donc les yeux, et jetez des regards amis sur les misères de tous; n'isolez plus vos souffrances des souffrances de vos frères; ne pensez plus, surtout, à leur en demander un compte épouvantable; mais réunissez-vous religieusement à ceux qui ont reçu puissance de les faire cesser ; non, non, vous n'êtes pas les seuls à plaindre ; non, ce n'est pas sur vous seulement que pèsent les incertitudes, les vicissitudes d'un monde qui ne se reconnaît plus ni destination ni loi religieuse pour l'y guider, pour l'y conduire ; si le faible est à tout moment écrasé sous vos yeux, voyez s'il est quelque grandeur, quelque éminente carrière, quelque brillante position qui échappe à l'infortune, au revers.

Napoléon n'est-il pas mort dévoré par l'humiliation, l'abandon, la douleur, sous le soleil brûlant de Sainte-Hélène? Charles X, trop méprisé pour devenir martyr sanglant d'une débile royauté, n'erre-t-il pas au loin, là où nul écho ne répète ses plaintes? Benjamin Constant, votre défenseur, n'est-il pas tombé, tout désenchanté, du haut de la tribune où il invoqua tour à tour un Dieu et une liberté également impuissans? n'est-il pas tombé dans un froid tombeau, que l'oubli déjà, et votre propre oubli, commence à entourer? Votre vieil ami, votre Lafayette, flatté et rejeté successivement par les grands, adoré et foulé aux pieds successivement par les petits, selon qu'il défend tour à tour le peuple ou l'ordre public, comme si l'ordre public et le peuple ne pouvaient marcher sous la même bannière; Lafayette lui-même ne paraît-il pas désespérer de l'avenir et du présent, en persistant à se tenir attaché seulement aux sentimens qui se développèrent lors de la révolution de 1789?

Mais voyez, voyez surtout cet ancien maître des rois, le distributeur des antiques couronnes, le vicaire du Christ sur la terre, ce pape, enfin, dont le pouvoir spirituel est méconnu dans toute la chrétienté, voyez-le dans sa chétive souveraineté temporelle, et à tout moment attaqué par des ennemis qu'il ne sait plus vaincre par la douceur de l'évangile ; et contre lesquels il déploie aujourd'hui toutes les rigueurs de la loi de sang, qu'il avait reçu mission de détruire dans le monde.

Ah! que de noms illustres par le rang, la fortune, le savoir je pourrais vous citer, comme des exemples vivans de l'incertitude, de l'angoisse de toutes les positions; non, mes enfans, vous n'êtes pas seuls malheureux, vous n'êtes pas seuls opprimés; la société tout entière s'agite dans l'abîme et demande merci. S'il est donc vrai que c'est pour vous, avant tout, qui souffrez le plus et qui formez partout sur le globe la classe la plus nombreuse, qu'il faut appeler une régénération, c'est bien encore pour d'autres, c'est bien encore pour cette minorité si cruellement souffrante aussi.

Car si la fatalité de la naissance place devant le berceau du pauvre toutes les douleurs, fruits de la concurrence, de la misère, la fatalité de la naissance place en même temps devant le berceau du riche bien souvent les ennuis, les dégoûts d'une vie sans emploi, mais plus souvent encore les douleurs déchirantes des vocations forcées, des rivalités haineuses, des ambitions déçues et d'odieuses trahisons dans les affections les plus intimes.

Ne faites donc plus et du riche et du pauvre deux ennemis en présence, s'accusant réciproquement de ce que chacun d'eux souffre, essayant réciproquement de se débarrasser de son fardeau sur son frère. Insensés! n'est-ce pas le fardeau qu'il faut faire disparaître, disparaître à jamais! Si un seul homme, un seul, en restait chargé, le poids en retomberait à chaque instant sur tous; au milieu d'un monde de lépreux, dites-moi si un seul n'essaierait pas en vain de se guérir? s'il ne faudrait pas que tous fussent traités à la fois, qu'on changeât pour tous le mode d'existence qui entretenait la maladie; sinon la maladie adoucie un instant, ne renaîtrait-elle pas, sans cesse, plus forte et plus cruelle que jamais?

N'essayez donc pas, mes enfans, n'essayez pas de vous débarrasser individuellement, isolément, de cette lèpre qui vous couvre, sous le nom de *misère* et de *travail forcé;* ne fermez plus les yeux sur les maux des autres classes ; ne les ouvrez plus grands, immenses, sur vos seuls maux, ou voici ce qui en arriverait.

Vous obtiendriez peut-être d'abord par la violence, et cela même est douteux, quelques concessions ; puis les plus ambitieux d'entre vous, enhardis, énorgueillis, porteraient bientôt leurs regards plus haut, ils appelleraient à leur aide les passions violentes ; et lorsqu'ils auraient enfin chassé l'*oisif* de ses opulentes demeures, rappelez-vous que quelques-uns seulement d'entre vous pourraient les habiter, que quelques-uns seulement d'entre vous pourraient obtenir par la force le droit de vivre encore, sans rien faire, des sueurs du plus grand nombre.

La propriété ne ferait donc encore que changer une fois de main, elle ne serait point transformée, l'oppression ne disparaîtrait donc pas, quelques-uns seulement des anciens opprimés deviendraient oppresseurs ; ils voudraient à leur tour, soyez-en sûrs, transmettre à leurs enfans le droit de vivre sans rien faire, ils consacreraient leurs violences par les lois actuelles ; et la fatalité d'une naissance pauvre continuerait à peser sur ceux que leur faiblesse ou leur nature pacifique aurait fait rester pauvres; elle continuerait à peser sur leurs fils qui devraient naître toujours pauvres, jusqu'au jour cependant où ces fils déshérités comme vous l'êtes aujourd'hui iraient aussi arracher aux privilégiés l'injuste privilége que la violence seule

leur aurait obtenu. Ainsi toujours recommencerait cette lutte sanglante, cette lutte sans fin, qui ne semblerait par moment s'endormir, que pour se réveiller plus terrible que jamais, pour engloutir chaque fois plus d'hommes, pour arroser chaque fois la terre de plus de sang.

Oh! écoutez-moi, mes enfans chéris, vous les élus parmi la classe laborieuse, vous choisis les premiers pour porter à cette classe déshéritée les premières paroles de paix, les premières lueurs d'une céleste espérance! écoutez, écoutez : le but de *tous* doit être l'*association universelle;* pour y arriver, il faut que chacun ne soit plus placé dans l'ordre social que *suivant sa capacité;* il faut que chacun ne soit plus rétribué que *suivant ses œuvres.* Sans doute il faut alors changer, ou transformer au plus tôt toute la société; et vous demanderez comment nous y parviendrons sans violence; oh! rappelez-vous que la violence n'a jamais fait que détruire, que toute sa tâche est remplie aujourd'hui; rappelez-vous que l'amour seul édifie, et que tout aujourd'hui est à édifier; c'est donc à l'amour, à un amour éclairé, actif, fécond qu'il faut demander les moyens de rallier tous les hommes, *tous* sous une seule loi.

Enfans, ne dites pas surtout que c'est chose impossible! l'union de tous, chose impossible! Ah! c'est là vraiment blasphémer contre Dieu et nous-mêmes.

Et vous, vous qui venez nous écouter avec avidité : vous qui savez que c'est une parole d'amour que nous vous faisons entendre, oh! non il n'est pas possible que vous ayez vous-mêmes si peu d'amour dans le cœur pour vous refuser à croire qu'un jour tous les hommes s'aimeront. Mais dites si c'est chose impossible que l'union universelle : que serions nous alors, nous qui pour vous appeler à nous, à l'immense communion que le maître nous a révélée par nos pères, avons dévoué notre vie tout entière; nous qui ne savons répondre à la haine, à la moquerie, au dédain, qu'avec des paroles de tendresse; nous qui ne vivons déjà que d'une seule vie, qui trouvons toujours et pour tous dans notre cœur un inépuisable amour, qui se répand, qui s'étend, qui attire chaque jour d'avantage?

Répondez, si vous ne pouvez croire que le monde deviendra successivement semblable à nous, vous devez nous regarder comme des hommes frappés de démence, car ils sont frappés de démence ceux qui devant une idée oublient l'homme; qui, se séparant de leurs frères, rêvent dans une vaine contemplation une joie, un but seulement individuel, et alors toujours insaisissable.

Oh! non, nous ne sommes pas des insensés; mais, je vous le dis en vérité, les plus *sages*, les plus *puissans* d'entre tous, car nous en sommes les plus AIMANS; ayez donc foi, parcourez les ateliers, les demeures de la classe ouvrière; dites-leur que le règne de la violence est fini à jamais, dites aux plus fougueux qu'eux-mêmes nous ont prouvé la vérité de la bonne nouvelle annoncée par SAINT-SIMON, lorsqu'en juillet, sous l'influence des plus légitimes ressentimens, pendant les trois jours qui ont brillé pour la défense générale, pas une heure n'a sonné pour la vengeance.

Dites à ce peuple que toute l'Europe, que presque toute la terre a les yeux fixés sur lui; dites-lui qu'il faut enfin qu'il ouvre la marche sainte qui va faire le tour du globe.

Racontez-lui que nous avons commencé l'œuvre de la réhabilitation, que nous avons renversé les vieilles barrières que le préjugé de la naissance avait placées devant son berceau; que parmi nous déjà, quelques-uns des vôtres ont trouvé place suivant leur capacité, et qu'ils sont déjà dans la grande famille, fils, frères, pères, et que nous étendons sans cesse les mains sur eux pour qu'ils nous aident à saisir et placer parmi nous tous ceux qui s'en montreront dignes.

Enfans, et c'est particulièrement à ceux d'entre vous qui m'appellent déjà du nom de mère que je m'adresse en ce moment; songez qu'en me donnant ce nom, vous faites désormais partie de moi-même, comme je fais partie de mes pères, de mes frères, de mes sœurs, de mes fils, de mes filles; que désormais je me glorifierai de vos progrès, je jouirai de vos joies, je souffrirai de vos douleurs, et que je rougirais d'une seule de vos actions, qui ferait douter de la sainteté de notre religion. Enfans, le moment est venu où vous devez enseigner votre foi par vos œuvres, et les œuvres d'un Saint-Simonien, c'est toute sa vie; sa vie comme fils, comme frère, comme époux, comme membre enfin de la grande famille.

Le jour arrivera bientôt aussi, nous en avons l'espoir, où vous n'aurez plus à travailler selon votre capacité que dans le sein de la société Saint-Simonienne dont vous serez membres; mais ce jour, que nous appelons de tous nos vœux, quelque rapproché qu'il soit, nous en avons la foi, est encore éloigné au gré de notre impatience; et jusque là vous devez vous résoudre, comme plusieurs de nous, à voir votre existence partagée entre deux mondes, celui du passé qui pèse si lourdement sur vous, et celui de l'avenir que nous représentons : si dans ce monde du passé tout est souffrance et désespoir, dans celui de l'avenir auquel nous vous convions, combien de riantes espérances; et n'est-ce rien déjà pour les maux présens que l'espérance? N'est-ce rien que ce baume d'amour que nous versons déjà sur eux? N'est-ce rien que ce lien qui nous unit si intimement à vous, qui commence à vous unir à nous, qui, pour la première fois, va vous unir les uns aux autres, et qui déjà ainsi, au moment où je vous parle, vous offre dans vos afflictions, des amis, des consolateurs, des appuis, des guides, des protecteurs? non sans doute aussi puissans qu'ils voudraient l'être, et qu'ils le seront bientôt; mais qui, par cela seul qu'ils vous ai-

ment, qu'ils sympathisent sincèrement avec vos douleurs, doivent vous en rendre le fardeau plus léger.

Et maintenant, pour commencer l'initiation de cette vie d'amour, de cette vie religieuse, commencez par bénir les pères que nous vous avons donnés en les tirant de vos rangs, et qui siègent en ce moment à nos côtés. Par là vous apprendrez à devenir pères vous-mêmes, et vous sentirez alors la plénitude de la vie. Regardez aussi avec confiance, avec amour, ces pères et ces mères qui nous environnent; ils ont demandé, ils ont reçu avec joie, avec reconnaissance la sainte fonction de veiller sur vous MORALEMENT, *intellectuellement* et *physiquement*, comme sur des enfans bien-aimés.

Chers enfans, écoutez-nous donc; car, vous le savez, si nous ne sommes seulement pour vous que des instructeurs, des maîtres, ou bien des pères et des mères pleins d'amour et de dévoûment. Nous vous avons appelés à nous, parce que vous faites partie de la grande famille; mais nous vous avons appelés aussi avec une sollicitude toute particulière, parce que vous n'aviez encore été appelés par personne, parce que ceux-là même qui commencent à éprouver le besoin de vous donner quelques leçons de science ou d'industrie n'éprouvent pas comme nous le besoin d'être aimés de vous, et de vous aimer de toutes les forces de leur âme.

Ah! sans doute nous ne pouvons pas à notre parole guérir à l'instant toutes vos plaies; et transformer toute votre existence; car Dieu veut que l'amélioration du sort de l'homme soit le fruit successif de son travail; mais voyez ce que nous avons déjà fait pour vous, en proclamant le classement suivant la capacité, la rétribution suivant les œuvres, en vous appelant à partager désormais et notre amour, et notre intelligence, et notre activité.

AUX OUVRIERS.

CE QUE NOUS POUVONS POUR LES OUVRIERS ET CE QUE LES OUVRIERS PEUVENT FAIRE POUR NOUS.

MES CHERS ENFANS,

Plusieurs d'entre vous hésitent encore avant de se réunir à nous, craignant de nous être à charge.

D'autres pensent qu'aussitôt Saint-Simoniens, ils pourront repousser tous moyens d'existence procurés par le monde extérieur, et n'avoir plus à recevoir que de la famille Saint Simonienne le classement suivant la capacité, la rétribution suivant les œuvres. Il y a eu erreur, mes enfans, dans cette manière de comprendre ce que nous avons dit jusqu'ici; il est donc essentiel que nous nous entendions bien tous, que nous vous disions bien nettement à quoi nous vous appelons; que vous, vous sachiez bien à quoi vous êtes appelés. Le but de nos efforts, c'est l'association universelle, le classement suivant la capacité, la rétribution suivant les œuvres; pour parvenir à ce but, nous appelons tous les hommes, tous sans exception à venir joindre leurs efforts à nos efforts; nous leur crions à tous: Venez! ah! venez! vous dont le cœur sympathique saigne des blessures de vos frères; apportez-nous votre zèle et votre amour; il y a tant de malheureux qui en manquent; venez, vous dont l'intelligence peut nous aider à répandre la lumière sur tous; apportez-nous votre intelligence, il y a tant de pauvres ignorans; venez, vous dont l'énergie ne reculera jamais devant aucun obstacle, apportez-nous le secours de votre activité; il y a tant d'obstacles, et encore si peu de puissance; et nous, nous, enfans, voici ce que déjà nous pouvons vous donner en échange, en attendant que nous puissions vous appeler, vous associer, moralement, intellectuellement et physiquement, dans le sein de la grande famille, pour n'être plus classés que suivant vos capacités, n'être plus rétribués que suivant vos œuvres.

Nous vous offrons une tendresse sans bornes qui veillera sans cesse sur vous, pour remédier à vos maux, s'il est possible de le faire, ou les amoindrir au moins, en les partageant avec vous, en vous montrant sans cesse le moment où tous ces maux disparaîtront, moment que notre constance et la vôtre doit nous faire voir de plus près chaque jour.

Nous vous offrons de vous faire partager, autant que nous le pourrons, tout ce que nous avons acquis de *lumières* dans les beaux-arts, la science et l'industrie.

Nous vous offrons de marcher avec vous, en ralliant vos efforts aux nôtres, en vous encourageant, en vous soutenant, en vous montrant toujours le but, qui est l'association universelle, fruit du classement selon la capacité et de la rétribution suivant les œuvres. Et dans votre découragement profond n'allez pas dire, « A quoi bon? Oui; à quoi bon les efforts, s'ils ne servent pas à nous faire classer *aussitôt* suivant notre capacité, à nous faire rétribuer *aussitôt* suivant nos œuvres, à éclairer, à développer notre intelligence? Par pitié, ne cherchez pas à exalter nos désirs, si nous devons rester pauvres encore! Ce ne serait alors que pour mieux nous faire voir, que pour mieux nous faire maudire l'injustice de notre sort; oh! à quoi bon cet amour, cette compassion, que vous nous promettez, si ce n'est surtout que pour venir pleurer avec vous sur nos maux? Ne vaudrait-il donc pas mieux, si vous ne pouvez les faire cesser dès aujourd'hui, épaissir encore le voile qui en dérobait une partie à nos yeux, au lieu de tout déchirer? »

Oui, oui, sans doute, voilà ce que nous voulons, faire cesser tous ces maux qui affligent l'humanité, qui pèsent surtout sur la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; mais en attendant que notre cercle se soit assez étendu

pour vous contenir tous, pour que vous deveniez associés de la grande famille, pour que tous, vous puissiez y trouver dans son sein à remplir une fonction, c'est-à-dire à y exercer votre capacité; oh! ne rejetez pas l'amour, la compassion, les efforts qui doivent vous y faire entrer; cet amour, d'ailleurs, n'est-il pas déjà une jouissance, un progrès. Lorsque vos nouveaux-nés jettent des cris plaintifs produits par une souffrance contre laquelle souvent vous ne pouvez rien, vous croyez pourtant les soulager en les pressant dans vos bras, en leur prodiguant vos caresses, en les berçant de doux refrains; et que de fois en effet, les douleurs de ces pauvres innocens n'ont-elles pas été calmées et endormies par ces doux sons de votre sollicitude? Eh bien! enfans, nous aussi nous voulons, autant qu'il nous sera possible de le faire, remédier à chacune de vos souffrances; et celles qui seront au-dessus de nos forces, nous les adoucirons, en vous aimant, en vous consolant, en vous soutenant dans nos bras. N'oubliez pas, n'oubliez jamais, que nous aussi sommes des êtres progressifs, et non des fées ou des magiciens qui, d'un coup de baguette, transforment les chaumières en palais; et quand sans cesse nous vous montrons le but, sans cesse aussi nous vous disons: enfans, ce but, il faut le conquérir; il faut se dévouer à le poursuivre, car il n'est pas là tout d'abord au commencement de la carrière, mais au bout.

Voyez ces jeunes enfans: leur mère, pour animer leurs jeux, vient de se placer à l'extrémité d'une longue allée; il leur faut faire de grands efforts pour arriver jusqu'à elle, ils s'excitent de son doux regard; ils s'élancent enfin pour répondre à son tendre appel. Ah! regardez-les, comme ils courent vers elle, comme ils ne regardent qu'elle, comme leurs petits bras, leurs yeux pleins d'ardeur et d'espoir, tout est fixé, tendu vers ce but si cher. Un instant leur regard se reporte en arrière, c'est pour se féliciter du chemin déjà parcouru; leurs forces redoublent, ils volent; l'un d'eux enfin arrive; il saisit d'une main joyeuse la main maternelle tendue vers lui; puis se retournant aussitôt, il appelle de la voix et du geste, il presse, il sollicite ses enfans, ses frères, qui, arrivés à leur tour, se mêlent, se pressent avec lui dans les bras de la mère, qui les couvre de ses baisers, qui glorifie le fort, et ranime et encourage les faibles. Eh bien! comme la tendre mère, nous vous appelons tous, nous vous tendons la main à tous; et si nous ne pouvons déjà vous rendre tous heureux, au moins nous prendrons les plus forts d'entre vous pour les mettre à votre tête, pour en faire les apôtres de la foi nouvelle, pour qu'à leur tour, dans leur sollicitude fraternelle, ils appellent, ils encouragent les faibles, pour qu'ils amènent dans notre sein ceux qui resteront en arrière.

Courage, donc, mes enfans, le moindre effort est une pierre apportée pour l'édifice commencé; le moindre de vos efforts hâtera le moment d'une joie qui ne peut être complète que par la joie commune, le moment où vous serez tous classés selon votre capacité, et rétribués selon vos œuvres; et ne désesperez pas de la possibilité de ce que nous vous disons: SAINT-SIMON au prix de ses efforts, de toute sa vie, a formé le germe d'où devait sortir l'arbre destiné à nourrir un jour, à abriter l'humanité tout entière; le germe s'est developpé, l'arbre est sorti de terre, il a grandi déjà, mais pour produire ses fruits il a besoin d'être cultivé par des mains nombreuses.

Et maintenant, maintenant que je me suis adressée à vous, comme à des voyageurs fatigués, en vous montrant pour ranimer vos forces le moment du repos, le but délicieux du long pèlerinage; pères de famille, tendres mères, maintenant que je vous ai promis, pour prix de vos efforts, des jours plus sereins, plus heureux, pour vous rassurer complétement sur vos enfans, maintenant je m'adresse à votre dévoûment, à vos sentimens généreux; ah! dites, dites, seriez-vous plus insensibles que vos pères à cette voix religieuse, qui de tous temps, dans le cœur de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, a trouvé toujours un si vivant écho; enfans, vous ne l'ignorez pas, quand les empereurs romains, dernière expression d'un état tout guerrier, ordonnaient aux premiers chrétiens, apôtres naissans d'une époque pacifique, de s'humilier encore devant des dieux de sang, ces hommes généreux, qui avaient lu dans l'avenir, l'affranchissement de l'humanité, ces hommes généreux ne répondaient à ces ordres rétrogrades que par ce cri d'amour, cri de mort pour eux! « Il n'y a qu'un seul Dieu, et tous les hommes sont frères entre eux, sont ses enfans bien aimés.»

Et dans votre glorieuse révolution que fîtes-vous, enfans? Quand les rois coalisés de l'Europe voulaient arracher au sol français l'arbre de la liberté, tout arrosé de vos pleurs et de votre sang, reculiez-vous devant leurs innombrables baïonnettes? non, non, vous couriez le défendre, vous voliez au combat sans penser à la mort; et mourant vous appreniez à vos vainqueurs étonnés ce cri que plus tard ils doivent répéter après vous: LIBERTÉ FRATERNITÉ!

Mais c'est surtout dans cette révolution de juillet, que j'aime à me reporter pour penser au dévoûment de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Avant cette révolution sainte, je n'avais fait que pleurer sur vos maux; depuis, j'ai appris à vous connaître, et vous pouvez avoir appris vous-mêmes à vous connaître aussi, c'est-à-dire à vous sentir capables de vous dévouer sans espoir d'une autre récompense *immédiate* que celle d'avoir contribué au bien de *tous*; dignes, enfin, de recevoir la bonne nouvelle, la nouvelle de l'association universelle, du classement selon la capacité, de la rétribution selon les œuvres. Eh bien! venez donc à nous, venez non pour faire la guerre, mais pour aimer; non plus pour conquérir vos droits nouveaux par la violence et le sang, mais par un amour éclairé et une persévérance qui, ayant toujours le but devant les yeux, vous fera surmonter tous les obstacles,

vous fera arriver à cette sainte association, fruit et récompense de nos efforts.

CORRESPONDANCE.

UNE MÈRE A SON FILS.

Tu as raison, cher enfant, *j'aime mieux la vie maintenant;* mais ce que tu ne comprendras bien qu'en partageant nos croyances, c'est que la douce existence dont je me trouve dotée ne provient pas uniquement d'une direction nouvelle donnée à mes idées par une étude qui m'intéresse; c'est un bonheur plus grand, plus vaste, car c'est une mission d'amour, de paix et de concorde, la plus douce de toutes les jouissances.

Lorsque la foi te sera venue, les études te procureront un plaisir tout nouveau; quelle émulation peux-tu avoir, quelle ferveur peux-tu y apporter, lorsque tu ignores au juste où elles te conduisent, et quel usage tu en feras? Le but des travaux du disciple de SAINT-SIMON lui est connu; il se prépare à harmoniser le savant et l'industriel, à concilier le rétrograde et le républicain, à satisfaire les désirs de l'homme religieux et à remplir le vide affreux qu'éprouve l'athée; à chacune des sciences qu'il acquiert est attaché un nouveau bonheur; aussi y met-il toute sa puissance, toute sa joie, parce qu'il accomplit une destinée qu'il aime, destinée de son choix comme du choix de ses chefs: l'amélioration de l'humanité. Il a donc pour ses études le plus grand enthousiasme. Ah! il est impossible, cher enfant, que vous connaissiez de telles jouissances, vous qui ne pouvez désirer la science que pour la science elle-même. Malgré cette *dédaigneuse* indulgence que me vaudra toujours mon titre de femme, malgré tant de choses qu'il me faudrait connaître, et le peu de temps qui me reste, c'est toujours avec un nouveau plaisir que je me mets à l'étude; et tout mon être alors, tous mes sentimens sont en mouvement, parce qu'une connaissance de plus est un instrument que j'aime à acquérir, dont je calcule de suite l'usage, et que je commence immédiatement à mettre en œuvre.

Plus tard, cher ami, ce ne sera pas ton seul amour, pour ta sœur et pour moi, qui te fera me dire: *vous êtes heureuse; je n'ai plus des soucis.* Tu voudras savoir par quelle magie opère cette foi qui transforme tant de personnes que tu connais en des êtres nouveaux, et si tu persistes à préférer ta croyance à la nôtre, c'est qu'à tes yeux elle serait supérieure; j'attends alors que ta tendre affection nous tirera de l'erreur. Les chagrins et les désappointemens sont si cuisans au jour de la réalité.

En travaillant au bonheur de tous, c'est du mien propre dont je crois m'occuper aussi, mais je veux qu'il soit basé sur la justice et la vérité. Pour m'éclairer, pour combattre ton opinion j'ai tes deux lettres sous les yeux, et je relis ce que m'écrit ta sœur de celles qu'elle a reçue de toi. J'y trouve partout peu d'accord et des contradictions avec toi-même. Cette différence ne peut provenir que des idées très-incomplètes que tu as sur notre doctrine.

Tu nous accepteras plus tard, dis-tu, *moins notre Dieu et notre hiérarchie.* Ne t'y trompe plus, mon ami; notre Dieu, c'est le tien; *il est tout ce qui est, tout est en lui, tout est par lui, tout est lui.* D'ailleurs, qu'attends-tu de la réalisation de ta religion? quel but peut-elle te montrer que nous ne soyions aussi désireux de l'atteindre, puisque nous acceptons pour la nôtre le sens véritable du mot *relier*, et que c'est à relier les hommes entre eux que nous travaillons.

Ne t'y trompe pas non plus, notre *hiérarchie*, celle que tu repousses est la seule qui puisse te convenir; ne te représente donc pas nos chefs la férule en main et la menace sur les lèvres. Tu accepteras leur affection, leur amour pour le bonheur de tous, leur direction, comme tu as accepté vingt fois dans ta vie l'affection, la direction de ceux que je t'ai vu choisir spontanément dans le monde, tout joyeux d'avoir trouvé les conseils que tu croyais utiles. A ton tour tu rendras le même service à d'autres. Tu es soumis à des hommes qui n'ont d'autre mérite que celui d'être plus riches que toi. Crois-tu, enfin, que dans le monde on ait autant à souffrir d'une capacité supérieure que d'une supériorité de fortune?

Votre république aura des chefs sans doute; mais dis-moi quels seront les rapports entre eux et leurs subordonnés?

Les premiers fruits des idées libérales, suivant nous, ce sont l'égoïsme et la sécheresse de l'âme. Cherchez-vous des institutions qui nous guérissent de ces ulcères?

Je regrette de te voir privé de l'espérance, perspective de tous les hommes. Tes lettres, au moins, n'en fournissent aucune trace, si ce n'est qu'elles expriment bien vaguement celle de te tirer d'affaire lors de la bagarre générale. Je l'augure d'après tes efforts pour me tranquilliser sur ton sort que tu persistes à vouer à la lutte. Crois-moi, cher enfant, malgré toute ma tendresse, tout mon faible pour toi, je saurais me maîtriser, si dans tes dangers ta vie pouvait concourir à cimenter les liens d'une affection durable parmi les hommes.

Dis-moi, ami, es-tu encore réduit à ce que l'avenir n'ait aucun attrait pour toi, si ce n'est celui de la variété qu'une position nouvelle apporte à la position précédente? ne croirais-tu à aucune amélioration possible dans les mœurs? Les hommes seraient donc éternellement condamnés à se haïr, à s'entre-déchirer, à ne chercher pour eux qu'un succès personnel, sans lien avec celui des autres hommes? Ah! viens, viens parmi nous, je t'en ferai connaître qui ont une meilleure foi, qui savent aimer les hommes, qui t'apprendront comment on peut se dévouer utilement.

Dans un mois ou six semaines nous nous retrouverons, cher ami; à l'émotion, au bonheur de te serrer dans mes bras, de te couvrir de mes caresses, de te répéter que je t'aime, se joindra l'espérance de te voir retourner en Bretagne avec d'autres pensées, des idées plus riantes, une foi nouvelle! mais je veux écarter ce mouvement de mon cœur, te parler le langage de la raison, qui m'échappe toujours au souvenir de notre éloignement, et de te demander compte de tes projets.

Quels seront, cher enfant, les moyens qu'emploiera ton parti pour changer l'affreuse position de la classe la

plus nombreuse et arrêter son tumultueux débordement? A nos yeux l'aumône dégrade l'homme ; et en proclamant l'égalité de la naissance nous en pratiquons le principe ; car les enfans Saint-Simoniens, pauvres et riches, reçoivent les mêmes soins.

Réservez-vous à la grande famille une dotation plus large que la charité et ses écoles? Si tu nous voyais élever jusqu'à nous la classe pauvre, lui faire apprendre en quoi consiste la dignité de l'homme, tu voudrais de notre égalité, de notre liberté; comme le mien, ton enthousiasme pour la foi Saint-Simonienne n'aurait pas de bornes. Si tu étais témoin des transports et de l'émotion de ceux qui se rapprochent de nous, et qui nous comprennent, tu repousserais toute idée de guerre et de lutte ; tu apprécierais, enfin, la petitesse des moyens du libéralisme.

Qu'as-tu pensé, cher ami, en lisant *le National*, votre flambeau le plus brillant, *que les arts sont un luxe très-coûteux pour une nation, et que la liberté moderne a des principes peu favorables à ce brillant superflu*, etc. Ne t'es-tu pas indigné de cette économie et de cette prédiction d'un avenir de glace pour le peuple le plus vif, le plus liant et le plus aimant qui se trouverait privé de tout ce qui donne de la vie? Parmi nous, mon fils, gloire aux savans, gloire aux industriels, mais gloire aussi aux artistes qui charment notre existence, en nous révélant dans leurs brillantes œuvres la parole sacrée des chefs, de ceux qui sont le plus capables.

Pour me résumer, enfin : vous repoussez la hiérarchie des capacités, et cependant vous vous choisissez des chefs.

Vous vous détournez de notre Dieu, et vous vous abandonnez au vôtre comme des idolâtres; car c'est au milieu de la lutte et des victimes que vous lui élevez des autels.

Vous vous récriez contre l'amour des richesses, l'égoïsme et tous les maux qu'ils engendrent, au lieu de chercher à établir un état social où la richesse n'engendre pas l'égoïsme; et cet état, c'est le nôtre : car la richesse y est donnée à celui qui est le plus capable de la mettre en œuvre pour le bien-être de *tous*.

Vous n'acceptez pas l'égalité de la naissance, et vous maintenez celle de la loi, ce qui n'est qu'une ironie.

Enfin, les cœurs les mieux placés d'entre vous déclarent chose juste l'émancipation de la femme, sans chercher comment elle est praticable à une époque de lutte. Cet affranchissement n'est le vœu que des plus généreux; et, comme un don de pure munificence, serait ressaisissable, car il n'est pas acte de foi. Du moins, je ne sache pas que vos chefs ni d'autres aient jamais réfléchi sur l'immense avantage de cet affranchissement, et qu'ils se soient demandé quelle influence il pouvait avoir pour le développement de l'humanité.

Je ne connais point, dis-je, de législateur qui s'en soit occupé, excepté SAINT-SIMON. Pour lui, l'être humain est collectif ; c'est l'*homme* et la *femme;* lui seul sait apprécier la femme à sa juste valeur, et il la proclame l'égale de l'homme, selon la grâce particulière qui lui est départie. Il nous la montre, dès la création du monde, pleine de désirs, initiant l'homme à l'amour de la science, le poussant dans son inquiète curiosité vers de nouvelles destinées; et lorsqu'il la suit dans la marche des temps, toujours il la trouve fidèle à sa destination, montrant contre l'infortune un courage et une énergie admirables. C'est elle, cher enfant, qui sait inspirer à l'homme les plus nobles sentimens, et toujours nous voyons prédominer chez elle la sensibilité, le tact et cet esprit de civilisation qui ont toujours marqué sa *grâce* spéciale, lorsqu'il lui a été permis d'en faire usage. Que ne devons-nous pas espérer de ses inspirations dans l'avenir, où toute fonction sera confiée au couple *homme* et *femme*. Son rôle ne sera plus celui de la résignation; loin de cacher ses plus nobles facultés, elle leur donnera, au contraire, un libre essor. Comme l'homme, elle sera initiée à la connaissance des arts, des sciences, de l'industrie : elle n'aura plus d'affranchissement à réclamer, car elle sera l'égale de l'ami que son cœur aura choisi et adopté, de celui qu'un vil intérêt n'aura pas porté vers elle; les mêmes goûts, les mêmes penchans les auront rapprochés. Tout sera commun entre eux, efforts, pensées, désirs, et l'homme, véritablement inspiré par la femme, découvrira alors des merveilles jusque-là inconnues. Alors, mon ami, ils ne s'humilieront pas devant Dieu, mais ils le glorifieront par la jouissance de tout ce qu'enfanteront l'industrie, les sciences et les arts.

Si tu me fais connaître des hommes dont les méditations nous promettent une conception plus belle, un avenir plus riant pour la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, je me joins à eux, et, de concert avec toi, je travaillerai à rallier à nous tous les Saint-Simoniens : mais si tu n'as rien de nouveau à m'annoncer pour les hommes qui souffrent, reviens à la raison, fais entendre son langage à tes amis. Ils comprendront, comme toi, que tous les moyens de la barbarie sont usés, et qu'il ne convient pas de répondre, le glaive en main, aux démonstrations de paix et d'espérance des autres peuples. Faites que la civilisation avance, et ne la refoulez pas par des démonstrations de haine et de vengeance.

CHOLÉRA-MORBUS.

L'Organisateur Belge contient l'article suivant :

« M. le docteur Foy, médecin français, ordonnateur de l'hôpital Ouyazdow, pour confirmer son opinion sur la non-contagion du choléra-morbus, et pour tranquilliser la multitude, après avoir goûté les matières qu'un malade avait vomies, s'est inoculé, le 4 juin, en présence des docteurs Jankowsky, Floris, et de plusieurs autres médecins polonais, le sang du malade qui succomba quarante-huit heures après.

» Le docteur Jankowski fait connaître dans les journaux de Varsovie, que le 7 le docteur Foy n'avait pas encore été atteint de la même maladie. »

(Gazette de Cologne, 13 juin.)

Nous ne savons pas encore si nous aurons la guerre, ou si le prince de Saxe-Cobourg viendra nous en préser-

ver; mais tout nous fait présumer que nous aurons le cholera-morbus. Consolez-vous donc, philanthropes du jour, qui ne savez de remède à la misère des prolétaires que de désirer qu'ils en meurent; si vous n'avez la guerre, voici venir une grande compensation! et, pour entrer dans vos vues, elle n'atteint que la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; que ceux qui, par le hasard de leur naissance, sont privés d'une nourriture saine et abondante, d'un vêtement propre, d'un logement que l'humidité, le froid, la misère, n'habitent pas avec eux. Réjouissez-vous donc, bons philanthropes, le choléra-morbus arrive, il s'avance, il s'étend comme un fleuve dont la source n'est d'abord qu'un point, mais qui va toujours élargissant son lit, et finira bientôt par tout inonder. Il déborde l'Allemagne; vainement les puissances voisines de la Russie cherchent-elles à lui opposer des digues; ces faibles entraves, ces barrières de soldats seront elles-mêmes attaquées, et l'atmosphère choléra morbusé forcera la consigne. Réjouissez-vous, bienheureux oisifs, depuis long-temps vous disiez : « Il y a trop de prolétaires, leur nombre qui s'augmente avec leur misère en fait une mer houleuse et menaçante. Ces prolétaires, sous prétexte qu'ils ont faim, font des émeutes; ils troublent la paresseuse quiétude du *consommateur*, dont ils veulent usurper l'emploi avec celui de producteur; ils ont toujours une rage de vouloir produire, quand, regorgeant de superflu, nous ne faisons plus de demandes, et lorsqu'il n'y a absolument que les deux tiers de la population qui soit sans habits, sans souliers, sans pain; ils iront bientôt jusqu'à exiger une retraite pour leur vieillesse, de l'éducation pour leurs enfans, ce qui ne se serait jamais vu; ils finiront par demander que chacun soit classé selon sa capacité et rétribué selon ses œuvres. Ce sont des rêveurs, des utopistes; qui nous délivrera des rêveurs et des utopistes! » Une voix a répondu : le Choléra-Morbus! Quant à vous, bons oisifs, qui ne rêvez jamais que vous avez faim parce que vous ignorez cette maladie, suivez le conseil que l'honorable M. Brougham donnait hier à l'honorable lord Londonderry : « Puisque le choléra-morbus n'attaque que les pauvres qui se nourrissent mal et ne peuvent se préserver du froid et de l'humidité, mangez et buvez bien et faites remettre les vitres de vos croisées pour n'être pas exposé au froid. » Qu'il est doux, en effet, quand on est farci de bonne chère, quand on a l'estomac humecté d'un vin généreux ou de délicieux consommés, quand, se sentant partout une douce chaleur, digérant avec calme et plénitude, couvert par l'édredon, enfoncé dans la plume, on s'endort mollement en laissant échapper de ses lèvres, pour le pauvre affamé et gelé par le froid : « *Dieu vous assiste!* » et puis de se trouver l'homme le plus humain, le plus charitable; de se placer à côté des Fénélon, des saint Vincent-de-Paule. Les Irlandais meurent de faim, les Polonais de guerre, la classe la plus pauvre et la plus nombreuse est menacée tout entière par le choléra; Dieu les assiste! chacun pour soi!

Il est cependant de ces hommes à l'esprit éclairé, au cœur généreux, qui, bien qu'ils aient été mis par le hasard de leur naissance à l'abri du fléau, le redoutent davantage lorsqu'il menace la classe pauvre que si c'était eux qu'il dût atteindre. Ceux-là vont braver les balles russes en pansant les blessés sur le champ de bataille; ceux-là brûlent du feu qui anime le jeune Foy, lorsque, pour mieux juger des effets du choléra-morbus, il se vaccine avec le sang d'un Polonais qui en est atteint. Communion sublime! digne d'un homme qui n'est plus pour nous seulement un Français, mais un citoyen du monde. Il est Italien, Polonais, Belge; il est de tous les pays où il y a des cœurs qui battent pour les idées progressives; il serait Russe pour sauver son ennemi vaincu, si les secours de son art pouvait le sauver.

Il y a toujours cela d'anti-égoïste dans la fonction de médecin, qu'en soulageant une souffrance individuelle il sait qu'il en recueillera une expérience nouvelle pour le progrès de sa science, utile à toute l'humanité. Ce sentiment le porte au dévoûment, élève son âme et la rend généreuse; c'est aussi cette idée qui ennoblit tous ses travaux à ses yeux et aux yeux des autres; comme *toute espèce de travail industriel*, le plus spécial pourrait être ennobli s'il y présidait une pensée sociale.

Napoléon à Jaffa touchait les bubons des pestiférés, et par cet acte, en ranimant l'espérance de ceux qui l'entouraient, il sauva une grande partie de son armée. A Barcelonne, Mazet meurt victime de son dévoûment sans que l'exemple de sa mort puisse arrêter celui des autres médecins venus avec lui; de faibles femmes, les sœurs de Sainte-Camille, concourent avec eux de zèle et de courage, et tous les jours des jeunes étudians respirent la fièvre ou la contagion sur des cadavres corrompus, risquent mille fois leur vie pour apprendre à la conserver à leurs semblables. Aujourd'hui, sur un point du globe une maladie contagieuse apparaît; ce risque de mort qu'elle présente à ceux qui veulent la combattre est comme un appât qui attire tous les hommes dévoués; il arrive des médecins de toutes les parties du monde, et cette foule d'hommes généreux semble être venue en se dévouant au salut de l'humanité pour nier l'égoïsme dont on accuse les hommes.

Oui, il est égoïste celui dont l'oisiveté a desséché le cœur, celui qui n'a retenu de son éducation libérale que le *chacun pour soi*, *chacun chez soi*, ou la *charité bien ordonnée commence par soi-même.* Mais celui qui sent DIEU se manifester en lui par le besoin de soulager celui qui souffre, d'améliorer le sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, par une sainte intervention; non, celui-là n'est pas égoïste. Ces milliers d'hommes qui risquaient avec leur vie de laisser leur épouse veuve et leurs enfans orphelins, en affrontant la mitraille hollandaise, ceux-là n'étaient pas égoïstes, ceux-là se sentaient animés des mêmes craintes, des mêmes espérances; il y avait entre eux communauté d'actes, de sentimens et de pensées : ils avaient une religion, *la fraternité*; une divinité, *l'indépendance.*